

LE PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

IX

L'ARRIVÉE

Le navire, comme s'il eût voulu rattraper le temps perdu, marcha avec une telle rapidité, que, quelques jours plus tard, il se trouvait à la hauteur du Brésil. Deux malades succombèrent encore, les autres guérèrent rapidement ou furent bientôt hors de tout danger.

Les souffrances endurées étaient oubliées. Déjà les passagers commençaient à soupirer de nouveau après l'or de la Californie. On était gai, on causait des mines, des trésors qu'on y amasserait, et de ce qu'on en ferait après le retour au pays natal.

Jean Creps, quoique encore un peu faible, était tout à fait rétabli de sa maladie. Il ne savait pas sans doute, quel jugement sévère il avait prononcé pendant son délire contre ce voyage ; car la vie qui lui était revenue avait redoublé son courage, et il envisageait avec une confiance sans bornes l'avenir qui s'ouvrait devant lui. Son ami Roozeman avait également retrouvé ses rêves séduisants, et souvent un sourire mystérieux venait éclore sur ses lèvres, quand son imagination faisait miroiter devant ses yeux la fortune qu'il espérait recueillir bientôt. Il se trouvait déjà dans les mines, il y trouvait des blocs d'or en abondance ; il retournait dans sa patrie ; il assurait le bonheur de sa tendre mère ; il était devant l'autel à côté de Lucie, et il entendait la voix du prêtre qui disait : « Soyez unis au nom du Seigneur ! »

Donat Kwik avait repris sa première disposition d'esprit. Il se promenait des journées entières sur le pont ou tenait compagnie aux deux amis et les amusait par ses réparties bouffonnes et par son insouciance. D'autre fois, il flânait dans l'entrepont et y baragouinait le français, l'anglais et l'allemand avec tout le monde ; on n'en comprenait qu'un mot par-ci par-là, et il faisait rire chacun par ses balourdises. Les Français le nommaient Joerisse, et les Allemands *Hanswurst* ; il répondait à ces noms dont la signification lui était inconnue, avec autant de sérieux que si le curé l'eût baptisé ainsi à sa naissance.

Le *Jonas* devait encore subir une rude épreuve ; les passagers devaient voir encore une fois la mort s'élever entre eux et la terre promise de l'or ; — et, cette fois, le danger devait être si menaçant, que tous ceux qui étaient à bord du *Jonas* allaient implorer la miséricorde céleste à deux genoux et les mains levées au ciel. Au cap Horn, ce point extrême de la quatrième partie du monde, ils furent assaillis par de longues et terribles tempêtes ; une nuit, ils se virent entourés dans l'obscurité par de formidables montagnes de glaces, et les marins eux-mêmes, renonçant à tout espoir de délivrance, voulaient déjà mettre à flot les chaloupes pour abandonner le navire dans ce moment suprême. En vérité, le destin semblait avoir décidé la perte du *Jonas*, mais soit que le Seigneur eût pitié de ces créatures éperdues, soit que le sang froid du capitaine eût évité avec une merveilleuse habileté les montagnes de glace, les chercheurs d'or échappèrent cette fois encore au tombeau qui s'ouvrait devant eux. Ils arrivèrent enfin dans l'Océan Pacifique, entre Valparaiso et Taïti.

Il s'était écoulé près de cinq mois depuis le jour où ils avaient quitté Anvers et vogué sur l'Océan. Encore une quarantaine de jours favorables, et ils allaient mettre le pied sur le rivage du merveilleux pays, but suprême de leur désir et récompense de tous les maux soufferts. Après un si long voyage, l'ennui s'était emparé des passagers jusqu'au moment où ils arrivèrent près du cap Horn, et avait jeté peu à peu l'apathie et le découragement dans les cœurs ; mais maintenant qu'on se trouvait dans la même mer qui baignait les côtes de la Californie, les poitrines se dilatèrent, les têtes se redressèrent avec fierté et les yeux brillèrent d'espoir et d'impatience.

Pendant cette dernière partie du voyage, le repos ne fut troublé que par un seul événement. Un matin, de très bonne heure, Donat Kwik accourut sur le pont en hurlant, criant au secours comme si on voulait l'assassiner. Aux questions des premiers qui l'interrogèrent, il répondit :

— Le capitaine ! vite ! vite ! le capitaine ! Volé argent moi, my money ! Spitsbaef ! Donderwaetter ! moi volé ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu, ma pauvre argent !...

Quand le capitaine comprit ce qui désespérait si fort Donat, il prit le fait très au sérieux. On avait, d'après le récit du paysan, forcé, pendant la nuit, la serrure de son sac de voyage et volé une somme de cinq cents francs en quatre billets anglais.

Tous les passagers de la troisième classe furent appelés sur le pont minutieusement fouillés par les marins. On leur fit même vider leurs poches et ôter leurs souliers. Ensuite, toutes les malles et les coffres furent ouverts et visités ; mais, quoi qu'on fit pour découvrir l'auteur de ce vol, on ne put trouver la trace des billets de banque disparus.

Donat Kwik pleurait comme un enfant, s'ar-

rachait les cheveux et remplissait l'air de ses plaintes amères. Ses amis, Creps et Roozeman, s'efforcèrent de le consoler en lui assurant qu'il finirait bien par retrouver ses billets de banque, et comme cela ne faisait pas d'effet sur le paysan découragé, ils lui firent comprendre qu'en Californie, il n'aurait nullement besoin d'argent, et qu'il ne saurait même pas l'employer. En effet, à leur arrivée ils trouveraient des délégués de la Société la Californienne, pour leur procurer une bonne nourriture, des auberges confortables et tout ce qui pouvait être nécessaire à leur entretien.

Il ne fut cependant pas possible de tirer Kwik de son abattement. Roozeman, que le vieux capitaine Morelo n'avait pas laissé partir sans argent, possédait mille francs dans son portefeuille. Il prit un billet de banque de cent vingt-cinq francs et l'offrit au pauvre désolé, qui déplorait encore avec des larmes aux yeux la perte de sa poire pour la soif.

Donat accepta le don avec une grande reconnaissance et parut un peu consolé. Néanmoins, depuis ce jour, il n'eût qu'une triste vie sur le navire. Où qu'il se trouvât, dans l'intérieur ou le pont, il espionnait tout ce qu'il voyait et entendait : il se glissait comme un renard pour écouter les conversations les plus secrètes, suivait tous les mouvements des mains des passagers, et il était évident qu'il ne regardait jamais quelqu'un sans que la pensée que le voleur de ses billets de banque pouvait bien être devant lui, brillât dans ses yeux. Les passagers, blessés de ce soupçon, maltraitaient le pauvre paysan ou l'écartaient durement de leur chemin ; il se défendait en donnant des coups de pied à droite et à gauche, mais il avait affaire à si forte partie, qu'il ne paraissait presque plus jamais sur le pont du navire sans avoir un œil poché ou le nez écorché.

C'était surtout le Français aux moustaches rousses qui le poursuivait sans cesse. Donat s'était mis en tête que son premier oppresseur était aussi le voleur de ses billets, et le Français pouvait lire ce soupçon dans ses yeux. Un jour, qu'il avait de nouveau frappé cruellement le pauvre garçon au visage, Victor était accouru et avait défendu son compatriote ; Jean Creps était intervenu, et ainsi une rixe sanglante s'était élevée sur le pont. Le capitaine, après avoir entendu les explications de part et d'autre, avait fait mettre le Français pour deux jours au cachot, la moustache rousse nourrit une haine furieuse contre Kwik et lui suscita, par ses camarades, toutes sortes de tourments.

Cependant, le *Jonas* poursuivait sa route avec un vent très favorable. On commença à compter les jours, et lorsque le capitaine annonça enfin qu'on allait attendre la baie de San Francisco, la fièvre de l'impatience gagna tous les passagers.

Une après-midi que le ciel était très nébuleux, les deux amis étaient assis avec Donat dans l'entrepont de la seconde classe et s'entretenaient avec animation du terme prochain de leur long voyage et de leur débarquement dans le pays de l'or.

— Quant à moi, disait Creps, je ramasse autant d'or que je puis. J'en donne la moitié à mon père pour qu'il ne soit pas obligé de travailler dans ses vieux jours ; j'achète à mon frère un magasin de denrées coloniales, et je donne à chacune de mes sœurs une dot de 50,000 francs !

— Et vous même, demanda Donat, que garderez-vous donc pour vous ?

— Bah, je n'ai besoin de rien, répondit Jean. Ce n'est pas pour devenir riche que je suis venu en Californie. Pourvu que je puisse vivre libre et indépendant, et ne plus avoir de pupitre devant mes yeux, je suis content. Et si le goût des richesses me prenait un jour, je pourrais toujours revenir en Californie.

— Savez-vous ce que je ferai, moi ? s'écria Donat Kwik. Je ne retourne pas à la maison avant d'avoir tout un sac à froment plein d'or. Alors, j'achète un château aux environs de Natten-Haesdonck, et je vais y demeurer avec Anneken et son père. Il y aura là tout ce qu'il y a de bon : de la viande au pot, du jambon dans la cheminée, de la bière forte dans la cave, des vaches grasses, de beaux chevaux et une voiture... oui, oui, une voiture. Et mon Anneken sera habillée comme une princesse ; et je veux, quand nous irons à la kermesse, qu'elle attire les regards de tout le monde, et je ferai boire les amis et manger les pauvres gens, et je serai joyeux, et je causerai et je sauterai avec mon Anneken du matin au soir. Le baron de notre village est aussi riche que la mer est profonde. Il a toujours l'air maussade et il est rare qu'il sourie ; mais Donat Kwik lui apprendra comment il faut vivre quand on a un sac d'or dans sa cave.

Je n'en demande pas tant à Dieu, dit Victor. S'il me permet seulement de trouver en Californie les moyens d'obtenir la main de Lucie Morelo et d'assurer à elle et à ma mère un sort agréable, je bénirai éternellement son saint nom, dussé-je travailler encore rudement toute ma vie pour augmenter leur bonheur.

Tout à coup, la conversation des amis fut interrompue par un hurrah joyeux qui retentit sur le pont du *Jonas*. Ils montèrent en courant. Là, ils entendirent le cri triomphant de : — Terre, terre... Californie... San Francisco... Hourra, hourra.

En effet, le brouillard s'était dissipé et les côtes de la Californie se déployaient sous leurs regards émerveillés, des deux côtés d'un détroit qui leur fut désigné comme étant la Porte d'or, ou l'entrée de la baie de San Francisco. Au nord et au sud, ils virent la côte bordée par une immense chaîne de montagne dont la croupe verte s'étendait comme une ligne sombre et se perdait

insensiblement dans l'horizon nébuleux. Devant, le « Monte Diavolo », ou montagne du Diable, élevait vers le ciel sa cime couronnée encore, à une couple de mille pieds de hauteur, de cèdres gigantesques.

Pendant que, muets et en extase ils contemplaient le phare qui marquait la fin de leur voyage, le *Jonas* atteignit la Porte d'or et entra dans la baie de San Francisco, parsemée d'un grand nombre d'îles et assez grande pour contenir toutes les flottes de guerre du monde.

Le *Jonas* jeta l'ancre entre une centaine de navires de toutes les formes et de toutes les nations ; et les passagers, pleurant de joie et pleins d'enthousiasme, s'élancèrent en foule vers le côté du pont qui faisait face au rivage, comme si une lutte allait s'élever pour savoir celui qui mettrait le premier le pied sur la terre qui produit l'or.

X

SAN FRANCISCO

Plusieurs chaloupes allèrent et revinrent du *Jonas* au rivage pour débarquer les passagers.

Une soixantaine de ceux-ci étaient déjà sur le port, avec leurs coffres et leurs malles, attendant et regardant si les directeurs ou les employés de la Société la Californienne ne se montreraient pas pour transporter leurs bagages ou pour les conduire aux auberges ou maisons de bois que l'on avait préparées pour les actionnaires.

Pendant ce temps, les deux amis et surtout Donat Kwik, ouvraient de grands yeux en regardant les singuliers gens qui passaient par groupes ou s'arrêtaient près d'eux. Ce n'était pas les Mexicains avec leurs costumes éclatants qui attirait la plus leur attention, ni les Chinois avec leurs longs jupons, ni les mulâtres avec leur large figure marron, ni même les naturels à moitié sauvage de la Californie. Ce qui les étonnait et leur semblait inexplicable, c'était l'extérieur des Européens, qui avaient probablement quitté comme eux leur patrie pour venir assouvir ici leur soif d'or. La plupart étaient sales et déguenillés, avec la barbe négligée et les cheveux en désordre, avec des souliers crevés aux pieds et des haillons autour du corps. Cependant, si misérable que fût leur air, ils portaient tous à leur ceinture un revolver ou un couteau poignard étincelant, et marchaient la tête levée, jetant à droite et à gauche des regards fiers ou paraissaient briller le sentiment de l'indépendance absolue. On voyait se promener également des personnes dont le costume et la physionomie indiquaient une position aisée et une éducation distinguée ; mais ils vivaient sur un pied d'égalité parfaite avec des gens sur le visage desquels la bassesse et la crapule avaient imprimé leurs ignobles stigmates ; on y voyait même des hommes qu'on eût pris pour des mendiants ou des voleurs serrer la main d'un promeneur qui avait l'air d'un baron, ou repousser brutalement le pistolet au poing, ceux qui avaient l'audace de les toucher seulement en passant.

— Dieu ! quelles mines repoussantes ont tous ces gens là ! soupira Roozeman. Je ne me suis jamais représenté autrement une bande de brigands. Qu'ils sont sales et sauvages !

— La tête m'en tourne, murmura Donat Kwik. Ici, on n'a qu'à se baisser pour ramasser de l'or, a-t-on dit ; il me semble qu'il serait préférable pour ces hommes qu'on pût y ramasser des culottes et des souliers neufs. Je ne sais, mais je crains fort que nous n'ayons à nous repentir de notre voyage. Ah ! si j'avais encore mes cinq cents francs.

— Vous êtes étonnant, dit Jean en riant, vous voyez tout en noir. Il va de soi que ce ne sont pas tous des millionnaires qui viennent en Californie. Ces gens-là sont probablement des voyageurs nouvellement arrivés, comme nous. Ils n'ont pas encore eu le temps ni l'occasion d'aller aux mines d'or, et ne faisant pas, comme nous, partie d'une société qui pourvoit à leur entretien, ils souffrent un peu de misère. Vous remarquez cependant bien que l'espoir ou la certitude d'être bientôt riche leur gonfle le cœur et les rend fiers. Croyez-moi, ce que vous voyez ici est la réalité du rêve que les plus nobles cœurs caressent en Europe : la fraternité et l'égalité entre tous les hommes et toutes les nations, sans distinction de sang ni de rang.

— Oui, mais la fraternité avec tous ces pistolets et ces longs couteaux, répliqua Donat, m'inspire peu de confiance. Si ces deux gailards là-bas, avec leurs sales barbes, qui nous regardent si singulièrement, sont mes frères, pardieu, je n'aimerais point rencontrer quelqu'un de ma famille seul dans un bois.

— Tu ne comprends pas, répliqua Jean. L'arme à la ceinture de ces hommes est le signe de la liberté et de la vraie indépendance. N'as-tu jamais entendu dire que, dans les Etats-Unis d'Amérique, personne ne sort de chez soi sans revolver ? C'est pourtant une nation puissante et civilisée, qui donne à l'ancien monde l'exemple de l'indépendance individuelle et de la liberté la plus large. Vous en aurez l'expérience...

Un monsieur, passablement bien mis, à la physionomie noble et fière, s'approcha de Creps et s'offrit pour porter leurs bagages à la ville. Les Flamands le regardèrent avec de grands yeux, et Jean répondit en anglais qu'ils n'avaient pas, pour le moment, besoin de son service, parce qu'ils attendaient des gens qui se chargeraient de leurs coffres. Roozeman lui demanda très poliment comment il se faisait qu'un gentleman comme lui se vit forcé de faire un travail d'esclave pour gagner quelques schellings.

— Quelques schellings ! répéta l'autre en sou-

riant. L'état n'est pas aussi mauvais que vous le croyez. Je gagne journalièrement huit dollars et quelquefois douze.

— Que dit-il là ? s'écria Donat, qui avait appris sur le *Jonas* assez de trois ou quatre langues pour comprendre les paroles de l'Anglais ; que dit-il là ? Douze dollars ! soixante francs par jour ! Oh ! le charmant pays ! Pour porter des paquets, on n'a pas besoin de beaucoup d'esprit. Maintenant je ne crains plus rien. A Natten-Haesdonck, je devais travailler comme un cheval, et je gagnais à peine deux dollars par mois en sus de la nourriture.

Et il riait et battait des mains, comme si la certitude d'échapper à la misère l'avait rendu fou de joie.

L'Anglais, qui prenait ses exclamations pour une raillerie, porta la main à son couteau, jeta un regard menaçant sur Donat stupéfait et dit en s'éloignant :

— Go to Hell, you damned idiot ! (Va en enfer, idiot damné !)

— Voilà, pardieu ! un frère bien chatouilleux ! murmura le poltron Kwik, entre ses dents. Encore un peu, et il allait me saigner comme un porc. Dites ce que vous voudrez, messieurs, tous ces gailards-là ressemblent à une bande de brigands qui vous cherchent querelle afin de pouvoir vous voler ou vous assassiner.

En disant cela il ramassa son sac de voyage et le serra avec force, comme s'il craignait d'être volé.

— Tu es méfiant comme un vrai paysan flamand, dit Jean en plaisantant. Depuis la perte de tes billets de banque, tu ne vois plus que des voleurs. Ce monsieur ne te comprend pas ; il croyait que tu te moquais de lui ; quoi d'étonnant qu'il en soit blessé ?

Il fut interrompu par un grand bruit et par les plaintes des passagers, qui attendaient, comme lui, à côté de leurs malles. On leur avait assuré qu'il n'était pas encore arrivé de directeurs ni d'employés de la Société Californienne à San Francisco ; le *Jonas* était le deuxième navire de la Société qui eût paru dans la baie ; mais sans doute, le vaisseau sur lequel se trouvaient les directeurs et les instruments de travail avait eu des vents contraires. Il serait en vue au premier jour ; hors cette supposition, personne ne savait que dire de la Californienne, et il ne resta plus aux passagers qu'à se conduire selon le proverbe américain : *Help yourself*, que Donat traduisit par : *tâche de te tirer toi-même du pétrin*.

Il n'y avait rien à faire contre le sort ; la nuit allait venir, il fallait chercher un logis où l'on obtint au moins un abri pour la nuit. Il pouvait se passer encore quelques jours avant l'arrivée des directeurs de la Société. Ceux qui avaient de l'argent n'avaient rien à craindre ; les autres se tireraient d'embaras comme ils pourraient.

(La suite au prochain numéro.)

Dans un avant-scène.

— Oui, ma chère, le pauvre homme est inconsolable de la perte de sa femme... Il va tous les jours porter des fleurs sur sa tombe.

— Et quand se remarie-t-il ?

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger le véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

Toux. — Les *Brown Bronchial Troches* sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangée au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

La Gorge. — Les TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les Orateurs et les Chanteurs reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

Un RHUME, une TOUX, un CATARRHE UN MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. « Les TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES » vous donneront toujours un soulagement. Défiiez-vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables « Brown's Bronchite Troches » se vendent seulement par boîtes.